

L'Intellectualité française

NOUS n'avons pas encore réuni toute la documentation nécessaire pour établir un bilan des faits et gestes de l'Intellectualité française depuis l'ex-armistice du 22 juin 1940. Tant d'actions sont restées souterraines, les bonnes comme les mauvaises. Qui a le mieux servi, qui a trahi, et comment a-t-on servi, comment a-t-on trahi? Nous demandons un délai pour faire toute la lumière possible.

La question est d'importance. Une des plaies de notre époque est la désinvolture (plus que la trahison) des « clercs », le manque de profondeur des hommes de lettres, le manque de conviction des artistes. Je me rappelle à cet égard un mot d'Ernest Hello, qu'il faudra inscrire sur le fronton d'un monument public, comme les paroles de Paul Valéry sur le nouveau Trocadéro : « Les intellectuels sont légers, mais le peuple est sérieux. »

Tous les intellectuels sont tentés par la légèreté, car « l'esprit est prompt », mais, Dieu merci, tous ne succombent pas à la tentation. André Gide l'avait montré de manière bien énoncée dans un article du Figaro, ce journal, soit dit en passant, qui, sous la direction courageuse de Pierre Brisson, avait prouvé qu'en zone dite libre, avant novembre 1942, il n'était pas absolument impossible d'être sans dignité. Gide, à propos de l'heureux et triste Chardonne, avait si bien senti que c'était une chance pour un esprit disponible de n'avoir pas commis le même péché que lui.

Nous reparierons des écrivains quand notre enquête sera terminée. Nous raconterons la mort de Saint-Pol Roux, de Max Jacob. Pour l'instant, disons que la grandeur a été le meilleur antidote à l'ignominie. Tout ce qui est grand a été pour la Résistance. Les anciens : Claudel, Gide, Valéry, notre pauvre Ghéon ; puis la génération suivante : Mauriac, Duhamel, Schlumberger, Martin du Gard ; et les poètes d'expression moderne, Reverdy, Jouve, les surréalistes de la veille, Aragon, Eluard, le directeur de la véritable N.R.F., Jean Paulhan, les meilleurs des jeunes, tous avaient pris parti. Et je ne dis rien de nos amis Maritain et Bernanos, qui se trouvaient de l'autre côté de l'océan quand la France fut humiliée. Nous avons eu la joie d'entendre leurs messages

par les ondes. Supervielle, Julien Green, Denis de Rougemont étaient auprès d'eux.

Ceux qui ont trahi, ce sont les combinateurs, et aussi, trop souvent, hélas ! les « besogneux » du journalisme, que les mœurs de la grande presse avaient depuis longtemps déformés.

Mais ce qui a été splendide, il faut le crier sur les toits, c'est, dans son ensemble, le corps universitaire. Il y a eu là des dévouements innombrables, des audaces qui ont coûté cher, il y a eu là une sorte d'unanimité dans la défense de la Chose française qui autorise beaucoup d'espoir pour l'avenir. Le palmarès de ceux qui sont morts dans les prisons de la Gestapo n'est pas encore dressé en son entier. Que de martyrs de la patrie, fournis par les « trois ordres » de l'Université, le primaire, le secondaire et le supérieur. Au début, les savants de France ont été inexorablement frappés par le nouveau barbare germanique. Puis ce furent les membres de la Résistance qui entrèrent dans la Résistance ou qui l'animèrent ou qui la dirigèrent. Beaucoup furent tués, assassinés. Combien aujourd'hui encore sont en Allemagne où on ne sait où, dispersés. Il en est qui ont échappé aux policiers de l'ennemi, aux policiers de feu Pacheu et de ses successeurs. Il nous est resté jusqu'à la fin le chef du Conseil National de la Résistance, Georges Bidault, que le vieux Maurras, le sachant rapatrié d'Allemagne et professeur dans un lycée de Lyon, poursuivit de sa haine, le désignant d'abord au gouvernement de Vichy pour lui faire retirer son droit d'enseignement, puis, plus tard, à l'occupant, pour le faire fusiller.

Quand tous seront rentrés d'Allemagne, la victoire des Alliés consommée, nous apprendrons une grande histoire. Jamais il n'en fut pour la France pensante et témoignante de plus belle que celle qu'elle vient de vivre dans les prisons ces trois dernières années.

On a lu les journaux de la Résistance. On a su par eux que le meilleur de la France intellectuelle résistait. Les privilégiés ont connu les Editions de Minuit, ou

parurent d'excellents textes signés de pseudonymes. C'était la littérature clandestine. Il en est une autre qui sans être clandestine était introuvable à Paris : celle qui était imprimée en Suisse. Quand Temps Nouveau fut interdit par le gouvernement de Vichy, en août 1941, nos amis de Genève, de Fribourg, de Bâle, eurent l'idée de créer une collection appelée à remplacer notre hebdomadaire de zone-Sud. C'est ainsi qu'ils fondèrent, avec notre concours, ces admirables Cahiers du Rhône, qui paraissent en trois séries, la bleue, la blanche, la rouge, pour parler surtout de la France et au nom de la France bâillonnée. Nous redisons ici ce que furent et ce que sont encore à l'heure actuelle les Cahiers du Rhône, sous la direction d'Albert Béguin.

Voilà pour les écrivains. Et que dire des artistes? Des peintres, des sculpteurs, des musiciens?

Nous retiendrons, hélas ! que plusieurs ont accepté le voyage en Allemagne. C'est là un souvenir douloureux, et qu'on n'efface pas d'un coup de gomme. Ici encore, cependant, la grandeur n'a pas bronché. Matisse, Bonnard, Rouaill, Braque, l'honneur de leur art, sont restés fidèles à la France. De plus jeunes les ont imités. Quant à Picasso qui n'est pas Français, mais qui est de France, il n'a plus eu le droit d'exposer ses œuvres.

Pour les musiciens, nous n'avons pas de renseignements bien précis. Il ne s'agissait pas pour eux, comme le fit Saint-Saëns lors de la précédente guerre, de se donner le ridicule d'attaquer Wagner ou de s'opposer à lui, mais de ne pas accepter les invitations de l'ennemi.

L'art n'a pas de patrie, disait cet artiste. Peut-être a-t-on répondu — je crois que c'était Aragon, — mais les artistes en ont une.

SYNCHRONÉ.

Memento...